

# LE DEVOIR

## Danse - Danse à 10: parfaitement pornographique!

Catherine Lalonde 20 septembre 2011 Danse



Photo : Mathieu Doyon

Manon Oigny rassemble tous les fils tirés dans Icônes à vendre et Tartare pour arriver, par le corps de Miriah Brennan (notre photo), à une touchante pureté de propos.

Cette Danse à 10, du collectif de chorégraphes La 2e Porte à Gauche, a été si annoncée qu'on craignait la pièce médiatiquement boursoufflée, finalement vide comme une poupée gonflable. Mais il y a de la chair sur l'os, des idées sous le platine L'Oréal, de la critique sociosexuelle derrière le DDD chirurgicalement parfait. Sortez vos billets verts, et tous aux isoloirs.

Plaisir voyeur, déjà: pénétrer le kitscho-chic Kingdom Gentleman's Club, ce club de danseuses nues ici violé par les huit chorégraphes et onze interprètes de La 2e Porte à Gauche. Entre les meubles rouges, les écrans de soft porn, l'énorme ficus artificiel et les gueules de lion en stuc doré circulent les portiers à gros bras, les danseurs contemporains en petite tenue, les vraies serveuses aux talons aiguilles infinis qui zozotent au-dessus de leurs seins à l'hélium. On s'y promène, gêné ou riant d'en être, verre à la main.

Sous la boule-miroir, dans la cage tracée par les barres verticales, la voix du DJ sonne le départ: «Mesdames et messieurs, veuillez accueillir la délicieuse Miss Blanche MissWhite», vraie effeuilleuse qui commence sa danse de club, avant que la musique ne lâche, que le souffle, hachuré et malaisé, prenne le dessus. Toute la soirée sera ainsi tordue, dérivée de séduction en maladresse, d'érotisme en perversité, d'excitation en dépression d'animal triste. Les numéros, surtout solos, se succèdent, et quelques pauses sont laissées, afin d'aller dans les isoloirs se payer une danse intime,

pour laquelle il faut donner 10 \$.

### Demain, j'enlève le haut

N'espérez pas tout voir: il a fallu rater la grande scène signée Fred Gravel-Francis Ducharme et celle de Mélanie Demers-Angie Chang-Miss Betty Wilde pour «scèner» en isoloir. Les numéros sont inégaux, mais le concept et la liberté accordée au spectateur — que choisirez-vous de voir? de rater? — font que cette inégalité, ici, est juste. Certains moments sont fort inspirés. Manon Oigny rassemble tous les fils tirés dans Icônes à vendre et Tartare pour arriver, par le corps de Miriah Brennan, à une touchante pureté de propos — est-ce le solo qui lui va si bien? ou l'adage?

Nicolas Cantin traîne Peter James dans un univers lynchien d'un glauque à peine supportable, pervers et triste. Blanche MissWhite est tout offerte à la gravité, littérale, de Fred Gravel. Si le duo de guignols médiévaux de Marie Béland, kilt et fesses au vent, détonne, le rire y devient bouffée d'air. L'isoloir pensé par Mélanie Demers est si troublant qu'on ne sait, littéralement encore, comment s'en sortir. Dans le noir du salon V.I.P, Stéphane Gladyszewski frôle le génie avec sa proposition parfaitement pornographique, onirique, excitante, magique, émouvante. Votre critique en appelle aux subventionnaires et mécènes: ce gars-là fait actuellement ce qu'il y a de mieux dans l'alliage corps, arts et technologie. Donnez-lui les moyens de ses ambitions.

Pour chipoter, on dira que l'ensemble aurait gagné à avoir plus de numéros de groupe et de plus de liens scène-salle/salle-scène. Qu'on aurait aimé que les vraies danseuses — jupes d'écolière, chapeau de cow-boy, string de fil plus que fin — et les vrais clients se mêlent davantage au public. On dira surtout que les interprètes n'ont pas assez faim de vendre leurs danses intimes: puisque c'est de marchandisation de l'art, de corps et de soi que l'on parle, pourquoi ne pas sursolliciter, comme dans un vrai club, les spectateurs? Mais c'est bien tout ce que l'on trouve à redire.

À la première dimanche, Danse à 10 était déjà un spectacle intelligent, polymorphe, amusant, facile à absorber, critique. Une expérience où chacun peut trouver chair, os ou silicone, et dont on peut ne pas sortir tout à fait indemne. De l'excellent travail. Allez-y.